

Notre siècle

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 13

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179342>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la modestie chez un astre que sa position, aussi éclatante qu'élevée, devrait placer au-dessus des petites misères terrestres.

Hélas ! hélas !

Tous ceux qui avaient noirci des verres en vue de l'éclipse en ont été pour leurs frais ; le soleil s'est voilé la face pour ne pas les rendre témoins de son humiliation.

Les coquettes ont battu des mains à cette ingénieuse manière de dissimuler un dépit jaloux. Elles mettront prochainement la leçon à profit, la chose est sûre, aussi sont-elles radieuses.

Il n'en est pas de même de ceux qui s'étaient levés plus matin qu'à l'ordinaire ; ils sont furieux et parlent d'intenter un procès au soleil pour son inqualifiable conduite.

Si l'affaire se poursuit, on choisira dans le barreau européen quelque étoile resplendissante pour défendre devant les tribunaux compétents les droits des astronomes et des curieux lésés.

Or, quels seront ces tribunaux ?

Maitre Soleil est dans le cas de ne se reconnaître ressortissant d'aucun d'eux et d'en appeler à une juridiction plus éclairée et tout à fait inconnue des plaignants.

Il vaudrait mieux que tout s'arrangeât à l'amiable.

Si le délit avait eu lieu au mois d'avril, on lui trouverait une excuse ; c'est le mois des mystifications, des plaisanteries hasardées ; bien sot qui s'en fâche.

En mars, cette bouderie manifeste prend un caractère plus grave.

Il est évident pour tous que le dit astre a voulu témoigner sa mauvaise humeur contre les savants armés de télescopes, qui comptent ses taches et font grand bruit dans les feuilles publiques du jour et de l'heure où il doit être éclipsé.

Franchement, nous n'osons trop lui jeter la pierre.

Il serait beau, grand, digne du soleil, de regarder de haut les cirons terrestres cherchant à escalader le ciel à l'aide de quelques verres habilement ajustés dans une sorte de tube ; nous n'en disconvenons pas ; mais nous comprenons aussi l'impatience, l'irritation de celui qui se sent toujours observé, qui n'ose se permettre le moindre changement dans ses habitants sans que tout une légion de savants se lèvent et lui demandent compte de cette irrégularité.

Lequel d'entre nous, même parmi les plus sages, les plus rangés, voudrait être épié constamment et à tour de rôle dans les deux hémisphères.

Il faut être le soleil pour résister à la tentation bien légitime de griller un peu ces atômes qui se permettent toutes les indiscrétions possibles au nom de la science.

Soyons donc justes une fois, et convenons que le 6 mars 1867 le soleil était en droit de bouder ; il l'a fait ; honni soit qui mal y pense.

Quant aux amateurs d'éclipses, ils n'ont qu'à regarder autour d'eux, ils seront amplement dédommagés : chaque jour nous apporte quelque spectacle de ce genre, dont on peut étudier les différentes phases sans télescope et sans verre noirci.

Les hautes régions des cours souveraines, sont certainement les plus fécondes en ces éclipses là, c'est un

jeu, le jeu favori, jeu fort cher, auquel on ne devient habile qu'en manquant de franchise et de loyauté.

L'armée, le monde financier, le monde des arts ont leurs éclipses partielles ou totales, qu'on prévoit, qu'on observe et dont on s'entretient longtemps. Le commerce, l'industrie ont les leurs aussi. Il n'est pas même de famille qui n'ait eu ou qui ne doive avoir les siennes.

La vie intime la plus modeste, la plus retirée n'en est pas exempte.

Demandez à cette mère autrefois adorée de son fils, pourquoi elle pleure. C'est qu'une fiancée, une épouse s'est interposée entre eux. L'éclipse n'est que partielle, c'est vrai, mais le cœur de la mère est profondément attristé.

Et cette jeune fille qui se croyait aimée, regardez-la !

Une femme a passé entre elle et le soleil qui lui donnait la vie ; la pauvre enfant pâlit, s'étirole et se meurt.

Pour vous, frère, c'était un ami d'enfance à qui vous ne cachiez rien. Un homme qui ne vous va pas à la cheville, mais qui pose et fait de l'esprit, a su s'emparer de cette affection qui vous rendait heureux. A peine celui auquel vous avez fait de véritables sacrifices se souvient-il des beaux jours de votre intimité ; à peine vous adresse-t-il quelques mots lorsque par hasard vous le rencontrez dans la rue.

Tant d'ingratitude vous fait cruellement souffrir.

Que d'éclipses encore !

Qui tenterait de les énumérer !

Bornons-nous à conclure que les plus douloureuses ne sont pas celles où l'amour-propre seul est en jeu, mais celles que le monde ignore, celles qui atteignent le cœur.

Celles-là sont de véritables éclipses de soleil.

Y.

A la Société artistique et littéraire.

Notre siècle.

On dit que notre siècle, enfant de la matière,
A l'intérêt pour Dieu, l'égoïsme pour père,
Et pour unique but la sensualité ;
Qu'aux œuvres de l'esprit, nonchalant il sommeille,
Et que son cœur blasé ne veut, quand il s'éveille,
Que les cris de licence et d'immoralité.

Oh ! j'en appelle à vous ! C'est de la calomnie !
Jamais en aucun temps sur l'aile du génie
L'intelligence humaine aussi loin ne vola ;
Industrie et science, arts et littérature
Il a tout embrassé dans sa riche culture,
Et des siècles passés aucun ne l'égala.

Voyez ces flots pressés d'auditeurs en silence,
Viennent-ils écouter des leçons de licence ?
Non ! mais de professeurs attentifs à la voix
Ils viennent s'instruire, au soir de la journée,
Laisant de leurs travaux la fatigue ajournée,
Pour orner leur esprit et leur cœur à la fois.

Vous que cette soirée ici même rassemble,
Quel est donc le motif qui vous unit ensemble,
Et quel mot avez-vous sur le programme inscrit ?
Eh bien ! de notre temps vous êtes les symboles,
Car vous pouviez choisir dans les plaisirs frivoles,
Et vous avez voulu les plaisirs de l'esprit.

Je sais qu'on peut sourire, et parler d'hypothèse,
Et qu'on va me lancer, pour renverser ma thèse,
Roman et feuilletton, ou bien café chantant ;
Mais un fleuve, en roulant ses ondes bienfaisantes,
Jette aussi de l'écume aux rives florissantes
Que traversent ses flots, qu'enrichit son courant.

Quel fleuve plus puissant fertilisa le monde ?
Et du génie humain quelle branche inféconde
Peut venir se montrer aux regards attristés ?
Dans ce siècle on croirait que toute la semence,
Dont la main du Seigneur dota l'intelligence,
Nous apporte ses fruits pour qu'ils soient récoltés.

Chaque siècle sans doute eut ses heures de gloire ;
Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'histoire
Pour lire en traits brillants les lettres de leur nom ;
Mais près de leur splendeur, que de lignes obscures !
Ils ont tous à leurs flancs de hideuses blessures
Dont s'indigne le cœur ou gémit la raison.

Ici l'humanité, dans des siècles néfastes,
Voit les hommes parqués et rivés dans des castes,
Payer de leurs douleurs l'éclat des monuments ;
Là, les lettres, les arts, mais aussi l'esclavage,
L'ostracisme du juste, et le trépas du sage,
Et toujours la discorde et ses déchirements.

C'est Rome s'élançant de conquête en conquête,
Du tranchant de son glaive abaissant chaque tête,
Faisant trembler la terre aux feux de ses regards,
Et venant affaïsser sa grandeur souveraine
Dans les honteux ébats de sa sanglante arène,
Et jeter sa fierté sous les pieds des Césars.

Voyez le moyen-âge aux saintes basiliques,
Il semble atteindre aux cieus par ses voûtes gothiques,
Mais las ! des serfs aussi s'abritent sous la croix !
Religion d'amour, tu nous proclamais frères,
Aimons-nous, aimons-nous, disaient les cœurs sincères,
Et pourtant écoutez les cris des Albigeois.

Et puis salut à toi, brillante Renaissance !
L'homme redit ton nom avec reconnaissance,
Tu rouvres les chemins à l'esprit égaré ;
Il court, mais il a vu pour lui barrer la route,
De l'inquisition la funeste redoute,
Et le bourreau montrant un bûcher préparé.

C'est le grand siècle enfin ! le siècle littéraire !
L'esprit a retrouvé son sceptre héréditaire,
Et tous seraient heureux de vivre sous sa loi ;
Oui, mais à son côté veille le despotisme,
Un homme s'est levé disant avec cynisme :
Mortels, à genoux tous, rampez ; l'Etat, c'est moi !

Ah ! notre siècle aussi peut compter ses blessures ;
Mais des siècles passés il reçut les morsures
Et tout en progressant il a dû les guérir ;
Bien longtemps on lira sur mainte cicatrice,
Les efforts qu'aura faits sa main libératrice
Pour laisser vers son but l'humanité courir.

Il naît et devant lui déjà toute âme vibre,
C'est que son premier mot proclamait l'homme libre,
C'est que son premier pas, brisant l'autorité,
Ouvrait les horizons de notre nouvelle ère,
Et qu'il nous apportait écrit sur sa bannière
Ce mot de l'avenir : Liberté, Liberté !

Pour les cœurs éniivrés des gloires de la guerre,
Quel autre siècle a pu compter sur notre terre
Plus de héros sanglants sur le champ des combats ?
Les temps ont-ils produit un plus grand capitaine ?
Et le passé vit-il palpiter dans la plaine
Des monceaux plus nombreux d'énergiques soldats ?

Détournons les regards de ces gloires funestes,
Des jours de barbarie, ah ! ce sont là des restes,
Rien de grand ne ferait pleurer l'humanité !

Ecoutez, on entend au milieu des alarmes
Retentir plus puissante au bruit même des armes
La consolante voix de la Fraternité.

On est encor soldats, mais on est déjà frères,
D'ennemis on n'a plus les farouches colères ;
Quand finit le combat, on se serre la main ;
Espérons que l'amour adoucissant les hommes,
La guerre finira dans le siècle où nous sommes
Léguant la douce paix pour le siècle prochain.

Mais ce qui donne au siècle une gloire complète,
Et sur l'antique erreur sa plus belle conquête,
C'est qu'il rend au travail enfin le premier rang ;
Oui, le glaive autrefois apportait la noblesse,
Le travail aujourd'hui reprend le droit d'aïnesse,
Partout l'intelligence a remplacé le sang.

O siècle, ne fuis pas cette route choisie !
Guerre et littérature, beaux-arts et poésie,
On te dispute là les palmes du vainqueur ;
Mais pourquoi le travail enté sur la science,
Porte-t-il de nos jours si loin l'intelligence ?
C'est que tu fais travail synonyme d'honneur !

Gloire ! gloire à ce siècle ! où l'homme sans tutelle,
A ses propres regards tout entier se révèle,
Et paraît tel que Dieu l'a fait dans sa bonté !
Siècle où l'humanité peut enfin se comprendre,
Siècle unique où ces mots ont pu se faire entendre :
Intelligence, amour, travail et liberté.

L. DE LA CRESSONNIÈRE.

Bois-de-Vaux, 14 mars 1867.

— Dites-donc, docteur, c'est vous qui soignez Gre-luchet ?

— Sans doute.

— Son mal n'est pas grave au moins ?

— Mais.... plus que vous ne pensez.

— Comment ! un gaillard robuste, carré d'épaules....

— Eh ! Eh ! on en enterre tous les jours de mieux portants.

Un prêtre qui commentait la Bible devant de jeunes filles leur disait :

— Il faut apprendre à souffrir sans se plaindre.

Ayez toujours présentes ces belles paroles : « Si l'on vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez aussi la joue gauche... »

— Mais, interrompit une espiègle de quinze ans, si c'est un baiser qu'on vous donne ?

Le prêtre sourit et ne répondit pas.

Un jeune homme, — la scène se passe en Amérique, — porta plainte en dommages-intérêts contre une dame, qui avait rompu sa promesse de mariage et donné sa main à un autre. L'avocat de la volage offrit au pauvre désolé 200 dollars pour mettre un baume sur la blessure de son cœur.

— Deux cents dollars ! s'écria avec indignation l'amant évincé, deux cents dollars pour mes espérances déçues, mon cœur brisé, ma vie flétrie, mon âme désillusionnée ! On ose m'offrir deux cents dollars pour tout cela ! non, jamais !... Donnez-m'en 300 et qu'il n'en soit plus question.

(Paris-Magazine.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.